

Voltaire

1694-1778

« Écrasons l'Infâme »

UNE EXISTENCE PROSPÈRE MAIS PLEINE DE RISQUES

La vie de Voltaire est représentative de la condition d'un grand bourgeois au siècle des Lumières. Il est riche : il transforme l'aisance héritée de sa famille en une véritable fortune, se lançant de manière avisée dans des entreprises commerciales, financières, économiques. Il fréquente des cercles aristocratiques, et connaît parfois la faveur des princes (Louis XV, Stanislas de Pologne, et Frédéric II de Prusse). Mais lorsqu'il a déplu, c'est la disgrâce, la prison, l'exil. Toute sa vie est marquée par les préjugés de caste de l'Ancien Régime.

Une jeunesse brillante et insolente

François-Marie Arouet est fils de notaire parisien. Grâce aux relations aristocratiques de sa mère, il est introduit dans les cercles littéraires et mondains. Il se lance très jeune dans la littérature, et prend le nom de Voltaire. Il connaît tôt le succès, avec une tragédie, *Œdipe* (1718). Mais il découvre aussi les risques de la satire : il est, pour la première fois, enfermé à la Bastille, onze mois, en 1717 (pour avoir écrit des vers satiriques sur le régent, Philippe d'Orléans). Faveurs de la cour et sanctions pour sa liberté de parole et de plume se succèdent ainsi plusieurs années, jusqu'à un incident plus grave, en 1726. À la suite d'une altercation avec le chevalier de Rohan, Voltaire est bâtonné par les domestiques de celui-ci, emprisonné, puis doit s'exiler et part pour l'Angleterre.

Les vicissitudes de la maturité : honneurs et exils

Voltaire séjourne deux ans et demi en Angleterre, et y apprend beaucoup. À son retour en France, il commence à écrire des ouvrages philosophiques et historiques. Toujours menacé d'une répression possible, il s'installe en 1734 à Cirey (en Lorraine) chez Madame du Châtelet, avec qui il

vit jusqu'en 1744. Après cette période heureuse et paisible, il connaît de nouveau des fortunes diverses : accueilli à la cour de Versailles, il est un temps historiographe¹ de Louis XV (1745), mais perd bientôt la faveur de celui-ci. Il doit encore quitter la France, et séjourne notamment à Berlin, invité par Frédéric II, roi de Prusse (1750). Il correspondait avec ce dernier depuis longtemps, et voyait en lui le modèle du despote éclairé (cf. note 1, p. 92). Mais il est vite déçu par un roi pour qui la philosophie n'est qu'un divertissement. Voltaire quitte Berlin en 1753. Toujours menacé en France, il se réfugie à Genève, dans la propriété des « Délices », en 1755 : il croit y trouver enfin la tolérance. Mais, là encore, il est inquiété par les autorités. Engagé dans l'entreprise de l'*Encyclopédie*, il subit les attaques dont le parti philosophique est alors l'objet, outre celles que lui valent ses œuvres personnelles.

Une vieillesse militante

En 1758, Voltaire a acheté le domaine de Ferney, tout proche de Genève. Il y passe la fin de sa vie, en riche propriétaire soucieux du bien-être de ses paysans autant que de sa fortune personnelle. Il y trouve une sécurité et une stabilité qu'il n'a jamais connues. Il est cependant toujours, et toujours plus vivement, révolté contre l'intolérance² et les injustices, contre lesquelles il s'élève inlassablement. Il fait campagne pour éviter l'exécution, ou obtenir la réhabilitation de ceux qui en sont victimes, comme les Calas, les Sirven (familles protestantes injustement condamnées), le chevalier de la Barre (exécuté pour avoir chanté des chansons impies). Il enrichit en outre, jusqu'à ses dernières années, son œuvre littéraire et philosophique. Il entretient aussi des relations épistolaires suivies avec de très nombreux correspondants, amis ou inconnus, familiers ou puissants (vingt mille lettres ont été réunies).

Il ne revient à Paris qu'en 1778, l'année qui sera celle de sa mort. Il assiste au succès de sa tragédie *Irène*, et connaît un accueil triomphal.

1. Écrivain chargé d'écrire l'histoire du règne en cours. Racine et Boileau l'avaient été pour Louis XIV.

2. C'est à cette époque que Voltaire adopte la formule « Écrasons l'Infâme » : ce terme désigne pour lui l'intolérance et le fanatisme des Églises organisées.

RICHESSE ET DIVERSITÉ DE L'ŒUVRE

Toute une partie de l'œuvre de Voltaire est écrite en vers et adopte des formes classiques : théâtre, épopée, discours.

Le théâtre

Voltaire était passionné de théâtre : il a écrit une trentaine de pièces, comédies et surtout tragédies (cf. p. 64). La plupart ont été jouées par la Comédie-Française (cf. p. 29). Pour les représentations dans des salons privés, Voltaire se faisait lui-même acteur et metteur en scène.

L'épopée

En 1728, Voltaire publie *La Henriade*, long poème épique qui raconte en les amplifiant des exploits héroïques. Il y célèbre la sagesse d'Henri IV, qui a su apaiser les guerres de religion du XVI^e siècle. L'intérêt de l'œuvre réside surtout dans l'évocation du fanatisme religieux, pour lequel Voltaire exprime, pour la première fois, son horreur : ce sera un des thèmes principaux de ses œuvres ultérieures, qui l'obsédera toute sa vie.

Les discours en vers

On ne peut parler, chez Voltaire, de poésie au sens moderne du terme. Mais il a composé plusieurs œuvres en vers, révélatrices de l'évolution de sa pensée.

En 1736 paraît *Le Mondain* : c'est une apologie du luxe et de la civilisation, que Voltaire oppose à « l'état de la pure nature » qui aurait existé en des temps reculés ; il n'y voit que crasse et inconfort. Voltaire, riche et confiant dans le progrès lié au développement économique, est alors optimiste : « Le paradis terrestre est où je suis. »

Tout autre est le ton du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756). Le 10 novembre 1755, cette ville avait été ravagée par un tremblement de terre. La catastrophe bouleverse Voltaire, dont la pensée évoluait déjà vers le pessimisme¹.

1. Les mots « pessimisme » et « optimisme » ne désignent pas, au XVIII^e siècle, des traits de caractère, mais des positions philosophiques.

Il s'élève contre l'optimisme, doctrine communément admise dans la première moitié du siècle, selon laquelle « tout va bien » (le mal lui-même contribuerait à l'harmonie du monde, en produisant un plus grand bien, ailleurs ou plus tard). Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* est une révolte devant le mal, scandale inexplicable, qui fait des hommes des

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit et dont le sort se joue (...)

L'histoire

Voltaire a écrit plusieurs ouvrages d'histoire, nourris par une documentation sérieuse et abondante, mais développant aussi des jugements personnels. Certains concernent des périodes particulières : l'*Histoire de Charles XII* (1731), le *Siècle de Louis XIV* (1751) ; d'autres sont des réflexions plus générales, comme l'*Essai sur les mœurs* (1756), histoire universelle des civilisations. Il montre le rôle déterminant des grands hommes – comme en témoignent certains titres. Mais il s'attache à décrire aussi, ce qui est nouveau, la vie quotidienne des peuples, dans ses aspects matériels et intellectuels. Son but est de tirer du passé des leçons pour le présent : par la dénonciation des erreurs et des violences, l'histoire peut contribuer au progrès de l'humanité. Voltaire voit dans l'évolution des civilisations le signe que ce progrès en est l'orientation générale.

La philosophie

L'œuvre philosophique de Voltaire ne comporte pas de grande synthèse. Il préfère les formes brèves ou littéraires : recueils de lettres, d'articles, discours, et contes.

En 1734 paraissent à Londres, puis en France, les *Lettres anglaises*, intitulées ensuite *Lettres philosophiques*. C'est lors de son exil en Angleterre que Voltaire en a conçu l'idée, et a commencé de les rédiger. L'ouvrage est condamné par le parlement (cour de justice) de Paris, et l'auteur doit se réfugier en Lorraine (qui n'est pas encore française) pour éviter la prison. Les *Lettres* présentent, en effet, à travers l'éloge des institutions anglaises, une critique des usages français. Voltaire a découvert en Angleterre la liberté religieuse (toutes sortes de sectes y sont admises) et politique. Il apprécie également la modernité d'un pays en

avance sur la France par son commerce libéral, et son évolution scientifique (une lettre est consacrée à la vaccination, invention anglaise encore refusée en France). Si tout ne lui plaît pas dans la littérature de l'Angleterre, il constate au moins que les écrivains y sont dûment honorés.

Trente ans plus tard, Voltaire fait paraître le *Dictionnaire philosophique portatif* (1764). Sa pensée s'est approfondie et enrichie du combat mené dans les rangs du parti philosophique (cf. p. 83). Il explique lui-même ainsi son entreprise : « Je suis absorbé par un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout pour mon usage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. » La plupart des articles portent sur la religion et, par une critique de la Bible, visent à discréditer « les religions artificielles » (celles qui se disent fondées sur une révélation divine et sont enseignées par des Églises organisées). Voltaire leur oppose la « religion naturelle », simple foi en un Dieu créateur, et garante aussi bien que les religions traditionnelles des valeurs morales. Quelques articles du *Dictionnaire* abordent aussi des questions politiques ou sociologiques.

Le conte philosophique

Mais les œuvres qui, peut-être, présentent la pensée de Voltaire de la manière la plus convaincante sont celles que lui-même considérait négligemment comme des « facéties » (divertissements sans importance) : les contes philosophiques.

Il invente là un genre original et personnel. La pensée n'y est pas exposée de manière abstraite. Il s'agit de récits pittoresques et pleins d'aventures, dans lesquels les jugements de l'auteur s'expriment à travers des personnages attachants ou antipathiques. Les plus importants présentent tous un schéma semblable : le personnage principal est un jeune homme pur et optimiste, mais doué de bon sens, qui découvre la vie et le monde au gré d'aventures et de voyages dans lesquels il est entraîné sans l'avoir choisi. Mais l'originalité de chacun des contes tient d'une part à l'évolution de la pensée, d'autre part aux lieux et aux situations choisis, très variés et décrits de manière pittoresque.

– *Micromégas*, rédigé en 1739, est publié en 1752. Le héros est un géant de la planète Sirius qui, au cours d'un voyage

interplanétaire, arrive sur Terre. Il entre en relation avec les hommes, pour lui minuscules. Il écoute les partisans de différents philosophes exposer leurs systèmes : ces « animalcules », ces « petites mites » décident de tout avec assurance. Micromégas les quitte, « un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand ».

Voltaire donne avec ce conte une leçon de relativité, montrant le peu de place occupée par l'homme dans l'univers, et la vanité de sa prétention à tout expliquer.

– *Zadig* (1747) est un conte oriental qui met en scène un jeune homme de Babylone. Il est placé dans beaucoup de situations difficiles qui lui permettent de mesurer l'inconstance des femmes, la malhonnêteté du clergé, la crédulité des princes, la jalousie entre les courtisans. Par sa sagesse, il rétablit l'ordre partout et finit par devenir lui-même roi de Babylone, qui est désormais « gouvernée par la justice et par l'amour ».

Le problème essentiel posé par *Zadig* est celui de la Providence : les destins humains sont-ils réglés par une volonté divine en vue de la meilleure fin possible, ou sont-ils le fruit du hasard ? Malgré la conclusion optimiste, la réponse de Voltaire est ambiguë.

– Avec *Candide* (1759), Voltaire s'en prend à l'optimisme philosophique (cf. p. 55). Un jeune homme naïf, chassé du château qui était tout son univers, fait un tour du monde, entraîné dans des aventures le plus souvent cruelles. Au milieu des horreurs du monde réel, il découvre le pays d'Eldorado, où règnent la paix et le bonheur ; mais c'est un idéal utopique. Candide met désormais en doute l'enseignement de son maître Pangloss qui n'a cessé de lui répéter que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. La fin du conte propose tout de même une solution. Candide et ses amis rencontrent un vieillard de condition modeste, mais heureux, qui leur donne le simple conseil de travailler : « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin. » C'est ce que Candide résume dans la formule finale : « Il faut cultiver notre jardin. »

– *L'Ingénu*, écrit en 1767, est l'un des derniers contes de Voltaire. Le héros en est un jeune homme qui a été élevé parmi les Hurons (Indiens d'Amérique du Nord). Au début du récit, qui se passe en 1689, il débarque en Bretagne où il

retrouve par hasard son oncle et sa tante. Entouré, fêté, il découvre la France dont les usages le surprennent. Lui-même choque ceux qu'il rencontre par la liberté sans limite de ses attitudes et de ses jugements.

Il tombe amoureux d'une jeune fille, Mlle de Saint-Yves, dont il est séparé par la famille de celle-ci. Il se rend alors à Versailles, espérant obtenir l'aide du roi. Ayant rencontré en chemin des protestants dont il a écouté les plaintes, il est enfermé à la Bastille. Il a pour compagnon de captivité un vieux janséniste qui le fait lire et réfléchir. Ils sont finalement libérés grâce à l'intervention de Mlle de Saint-Yves. Mais celle-ci, ayant dû se vendre pour obtenir cette faveur, a tellement honte qu'elle en meurt.

Au terme de cette cruelle découverte de la société, l'Ingénu devient « un guerrier et un philosophe intrépide ».

L'Ingénu est une des figures du « bon sauvage » (cf. p. 124). Mais Voltaire ne s'en sert pas pour condamner la civilisation. L'intérêt du personnage est d'être totalement dénué de préjugés et d'exercer ainsi, au mieux, son esprit critique. À travers lui, Voltaire dénonce l'intolérance religieuse, l'arbitraire du pouvoir (épisode essentiel de la Bastille), l'hypocrisie de la société.

L'engagement dans l'actualité

Voltaire applique lui-même, surtout à la fin de sa vie, la leçon de *Candide*. Et pour lui, le « travail » est principalement le combat inlassable contre l'intolérance et contre le malheur des hommes. C'est pourquoi la polémique a une place considérable dans son œuvre. Elle est présente dans tous ses écrits. Cependant, certains témoignent plus particulièrement de son engagement dans l'actualité.

Le plus important est le *Traité sur la tolérance* (1763). Voltaire l'a composé à l'occasion de l'affaire Calas, la plus célèbre à propos de laquelle il soit intervenu. En 1762, un protestant de Toulouse, Jean Calas, ayant trouvé son fils pendu, avait été accusé de l'avoir tué pour éviter qu'il ne se convertît au catholicisme. Le parlement de cette ville l'avait condamné à mort et fait exécuter. Le procès avait visiblement été orienté par l'hostilité acharnée envers l'accusé – du fait de sa religion – de la population catholique et du parlement de Toulouse : un mouvement d'opinion se fait en faveur de la cassation du jugement. L'intervention de

Voltaire, qui avait en outre recueilli la veuve Calas et ses enfants, est décisive : en 1765, le jugement est cassé et Calas réhabilité (le jeune homme s'était en fait suicidé).

Le Traité sur la tolérance, à partir de cette affaire, s'élève contre l'intolérance, inspirée par la superstition. Voltaire s'adressant à Dieu, multiplie les exemples de ces superstitions dérisoires que sont pour lui les rites des religions révélées : « Que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire. » La tolérance, au contraire, est une exigence de la raison et une nécessité sociale. La force du *Traité* tient à la variété des tons employés, de l'ironie à l'éloquence : « Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps (...); que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution. »

Voltaire a souvent recours aussi au pamphlet (court texte satirique), dans lequel triomphe l'ironie. Avec *De l'horrible danger de la lecture* (1765), par exemple, il s'attaque à la censure, évoquant par antiphrase¹ « le pernicieux usage de l'imprimerie » : cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance qui est « la gardienne et la sauvegarde des États bien policés ».

LES IDÉES DE VOLTAIRE

Voltaire n'a pas construit de système philosophique, et s'est même refusé à proposer une explication globale du monde. Sa pensée a d'ailleurs varié, évoluant de l'optimisme au pessimisme (cf. p. 54-55). Mais il a un certain nombre de convictions constantes, défendues tout au long de sa vie et de son œuvre.

Politique et société

Comme la plupart des esprits éclairés de son temps, Voltaire rejette à la fois la monarchie absolutiste et une éventuelle démocratie, qui ne lui paraît pas réalisable. Le seul

1. L'antiphrase est un mode d'expression par lequel on dit ironiquement le contraire de ce que l'on veut faire comprendre.

régime acceptable lui semble, dès lors, une monarchie où le souverain soit contrôlé et conseillé par les classes éclairées.

La prospérité économique est selon lui essentielle à la vie d'un pays : pour cela, il revendique la liberté d'entreprendre et de s'enrichir pour ceux qui sont en mesure de le faire, notamment par le commerce. Quant au peuple qui travaille sans rien posséder, il doit tout de même accéder à un certain bien-être.

Religion

Au centre de la réflexion et des luttes de Voltaire, se trouvent les questions religieuses. Il a toujours combattu les « religions artificielles », c'est-à-dire celles qui, sous couvert de révélation divine, imposent des dogmes et des rites : ce sont, pour Voltaire, superstitions menant au fanatisme et aux crimes inspirés par l'intolérance. Le clergé, surtout catholique, est pour lui gardien de cette superstition et ennemi de la raison : Voltaire multiplie donc les attaques anticléricales.

Il a cependant toujours refusé l'athéisme. Il prône la « religion naturelle », le déisme, qui admet l'existence d'un Dieu créateur, sans prendre la forme d'une religion organisée. Cette conviction exclut l'intolérance, mais elle est aussi un rempart pour la morale (menacée, selon Voltaire, par l'athéisme : sans la crainte de Dieu, le peuple n'aurait plus de règles de conduite). Sa dernière déclaration résume clairement cette position religieuse : « Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition. »

Le bien et le mal

La grande question posée par Voltaire est celle du mal. Il dénonce le mal sans cause explicable (comme le tremblement de terre de Lisbonne, cf. p. 54) et le mal dont les hommes sont responsables (guerres, persécutions, tortures, etc.). Tenté d'abord par l'optimisme – selon lequel le mal serait un élément de l'harmonie du monde, suivant le dessein de la Providence –, Voltaire le rejette ensuite violemment (cf. p. 55-58). La vision du monde qu'il propose alors, dans *Candide* notamment, est douloureuse. Elle n'est pourtant pas désespérée : s'il faut renoncer à comprendre le

monde, on peut malgré tout espérer l'améliorer. Voltaire croit à un progrès possible par l'action : il affirme certaines valeurs – la tolérance, la justice, la raison – grâce auxquelles le mal peut être combattu.

C'est ce à quoi lui-même s'est employé, efficacement.

LE STYLE DE VOLTAIRE

Le goût de Voltaire est résolument classique. Boileau¹ est sa référence et Racine, son modèle : il commence sa carrière littéraire par des tragédies et en écrit jusqu'à la fin de sa vie. Il établit une hiérarchie, selon laquelle les genres nobles sont les formes versifiées – notamment la tragédie et l'épopée –, la prose étant littérairement inférieure.

Paradoxalement, celles de ses œuvres qu'il présentait comme des divertissements frivoles sont aujourd'hui considérées comme ses chefs-d'œuvre : les contes et les courts écrits polémiques. Il y a trouvé un ton personnel qui, s'il n'a pas la majesté des grands genres, a un remarquable pouvoir de conviction. La force de ce style tient à la simplicité de la syntaxe (des phrases le plus souvent courtes, juxtaposées), aux effets de surprise tirés d'un vocabulaire concret et imagé et à la concision de l'ensemble, où rien n'est inutile. C'est peut-être cette dernière qualité qui fait de Voltaire un écrivain classique. Et l'on pourrait dire de ses plus grands textes ce que lui-même dit des pièces de Racine, qui émerveillent l'Ingénu² : « Il les sut par cœur sans avoir envie de les apprendre. »

1. Écrivain du xvii^e siècle et théoricien du classicisme littéraire. Selon lui, le style doit être l'objet d'un travail rigoureux, pour donner une impression de clarté et de simplicité.
2. Héros du conte *L'Ingénu* (1767).